LE GROS DE POING

Version bourbonnaise (écourtée)

Il y avait une fois un homme et une femme qui ne pouvaient se consoler de n'avoir pas d'enfant.

Lorsqu'ils cassaient les noix ou qu'ils teillaient le chanvre, à la veillée, ils se disaient tous les deux :

— Si encore nous avions un enfant pas plus gros que le poing, nous saurions à qui laisser notre bien !

Or un jour que la femme était occupée à faire son pain, toutes ses poules entrèrent à la fois dans la cuisine, de sorte qu'elle ne pouvait aller et venir sans trébucher à chaque instant. Elle s'impatienta :

— Si encore, dit-elle, nous avions un enfant pas plus gros que le poing ! Il m'aiderait à renvoyer ces poules qui m'empêchent de faire mon pain !

Tout en parlant elle pétrissait un morceau de pâte dont elle fit un petit bonhomme qu'elle mit debout sur la huche en l'appuyant contre le mur. Ensuite elle le contempla longuement :

— Si encore, disait-elle, nous avions un enfant pas plus gros que ça !

Elle poussa un grand soupir de chagrin, sortit dans la cour Pour retourner du linge qui séchait au soleil, et revint toute songeuse à pas lents vers ses corbeilles de pain.

Après quoi elle fut joliment étonnée de voir un petit bonhomme, pareil à celui qu'elle avait pétri et gros comme la main, qui trottait dans la maison.

Elle lui demanda :

— Qui es-tu ?

Il répondit :

Hé ! mère ! i su le Gros de Poing

Que te même as fait cou matin

Anvé l'épondèle (1) uou pain.

Et armé d'une houssine il chassa les poules hors de la maison.

La bonne femme émerveillée lui dit alors de porter un petit pot de soupe à son père qui labourait.

Tout près d'arriver à son but il fut arrêté par un fossé plein d'eau et il appela :

— Père ! Père !

L'homme cessa de labourer, puis il regarda de tous les côtés pour savoir d'où venait la voix, mais il n'apercevait rien, quand Gros de Poing cria encore plus fort :

— *Père ! hô ! Père ! Vin don me souter !*

L'homme ne sut que penser, tellement il fut étonné, lors-qu'il aperçut le petit enfant, si petit, si petit ; et il lui demanda

— Qui es-tu ? Et où vas-tu ?

— *I vin de la maison t'anpourter la soupe que manmère t'envouye.*

Le père prit Gros de Poing sur sa main, le regarda de cent façons différentes et lui dit :

— Va garder mes boeufs pendant que je mangerai. Puis quand il eut fini son repas il voulut mettre Gros de Poing dans sa poche parce qu'il ne pouvait pas suivre la charrue , mais le petit s'écria :

— *Non, non ! Marche mâ ! Pouse-me sur le bôrd de ton tsapiau qu'i veye le pays !*

A quelque temps de là il se rendit pour ses affaires à une foire très importante, et pour l'amuser et lui montrer la fête emmena Gros de Poing toujours assis sur le bord de son chapeau, se promena ainsi dans la foule et finit par s'arrêter devant les tréteaux de certains bateleurs qui donnaient la comédie en plein vent. Mais pendant que tout le monde était occupé à regarder les tours de force, l'un des comédiens vola Gros de Poing pour gagner de l'argent en le faisant danser sur la corde. Et il le mit sur le bord de son chapeau.

Quand les saltimbanques eurent plié bagage et qu'ils eurent fait un petit morceau de chemin, Gros de Poing demanda à celui qui le portait sur son chapeau de descendre un instant pour une affaire qui ne souffre pas de délai. Le bateleur comprit et le posa par terre ; mais le rusé bonhomme se sauva dans un trou de taupes ; les comédiens s'en allèrent bien désappointés.

Il était déjà nuit quand Gros de Poing sortit du fond de son souterrain et qu'il se mit en devoir de rentrer chez ses parents, par le chemin le plus court. Il en était venu à traverser une grande forêt, lorsqu'au plus épais du bois il entendit du bruit, eut peur, monta au sommet d'un foyard et se dissimula sans peine

Alors arrivèrent sous l'arbre trois voleurs qui venaient partager un trésor qu'ils avaient dérobé.

Le maître-voleur étala par terre des pièces d'or et d'argent, des pierreries, et toutes sortes d'objets précieux, en fit trois parts et dit à ses deux camarades :

— Voilà ta part ! Voilà ta part ! Et voici la mienne.

Chacun prit ce qui lui revenait. A ce moment Gros de Poing, caché dans les feuilles et imitant la voix du compagnon, se mit à dire :

— Et ma part ?

Le maître-voleur crut que son camarade réclamait contre le partage et il le frappa si fort qu'il le tua. Et pareil sort advint au second compagnon après un nouveau partage.

Puis il prit tout le trésor et dit :

— Enfin ! voilà donc ma part.

A ce moment, Gros de Poing s'écria, imitant successivement la voix des deux voleurs qui avaient été tués :

— Et ma part ? Et ma part ?

Le maître-voleur, entendant parler des morts, fut tellement effrayé, qu'il laissa là son trésor et se sauva de toute la vitesse de ses jambes.

Gros de Poing descendit de son arbre, cacha sous des feuilles le trésor qu'il ne pouvait emporter (de façon à venir le chercher plus tard avec son père), et, cela fait, il chercha son chemin pour retourner chez ses parents.

[Ici se place un épisode moins fréquent dans la tradition que nous avons supprimé : le héros ayant demandé asile pour la nuit à un sabotier, et celui-ci le lui ayant refusé, G. de P. s'introduit dans sa cave où il fait un tapage tel que le sabotier court chercher le curé pour chasser le diable ; caché dans une coquille de noix, Gros de Poing reste collé à la boue des semelles du curé, affolé lui aussi ; il retombe quand le curé se décrotte].

Gros de Poing grimpa au fenil du presbytère et s'étendit dans le foin avec délices.

Il s'endormit profondément ; si profondément que, le matin, quand la servante du curé vint prendre du foin, pour donner manger à la vache, il ne l'entendit pas.

La servante prit un plein tablier de fourrage et le mit au râtelier. La vache le mangea, mais Gros de Poing était dans ce foin, et la vache l'avalait.

Alors il commença à appeler, à crier, à bramer :

— *Pu de foin ! i en ai prou ! Pu de foin !*

Cette voix qui sortait du ventre de la vache effraya tellement la servante qu'elle courut en toute hâte vers le curé :

— Monsieur le curé, notre vache qui parle ! Sûrement c'est quelque mauvais sort qu'on lui aura jeté !

Le curé vint donc vers la vache, écouta à son tour, et entendit très clairement :

— *Pu de foin ! i en ai prou ! Pu de foin !*

Il dit tout de suite qu'il fallait emmener la bête et la tuer. On l'emmena chez le boucher qui la tua, mais personne ne voulut manger de la vache qui avait un sort ; et le boucher jeta les quartiers de viande, les boyaux et les débris dans un champ.

Le loup qui passait justement à ce moment-là mangea la panse et avala le Gros de Poing qui n'avait pas encore eu le temps d'en sortir. Pour le coup celui-ci fit un tapage épouvantable. Il criait :

— *Loup, t'as goulâ le Gros de Poing, t'es perdu !*

Et il tapait de tous les côtés dans le ventre du loup.

Le loup courut chez un de ses pareils, lui contant qu'il avait avalé le Gros de Poing qui lui donnait des coups dans le ventre, et déclara qu'il était perdu si on ne lui enseignait pas promptement un bon remède.

— Mon ami, répondit le compère, le remède le plus simple est encore le meilleur : mets-toi entre ces deux chênes qui sont tout près l'un de l'autre, tu te presseras les flancs et tu étoufferas ton ennemi.

Le loup goûta cet avis, se glissa entre les deux chênes, se mit au travail, et se pressa les flancs, et se tortura et se pressura tant qu'il put. Grimpé dans le gosier de son persécuteur, le Gros de Poing le laissa faire à loisir. Enfin, à bout de forces le loup se retira de son étai et se sentit en si bel appétit qu'il songea sans tarder à dévorer quelques moutons. Mais quand il crut prendre un mouton, Gros de Poing cria :

— *Gaire le loup, bredzière ! gaire le loup !*

La bergère gara son troupeau et lança son chien qui força le loup à se sauver. Et toutes les fois qu'il voulut manger un mouton, le même avertissement retentit. A la fin le loup était affamé.

Alors Gros de Poing dit :

— *Ecoute ! Laisse mâ les ouilles anvé ieû bredzières ! Vin don dan eune maison qu'i sai que si te voulô y veni te te soulerun tant ! Ou z'y a dou lard feumâ plein la bassi !*

Le loup répondit :

— Allons-y, je meurs de faim !

Et il prit sa course le nez au vent : tant et si bien qu'il arriva dans la maison. Dès qu'il fut entré, Gros de Poing se mit à crier :

— *Père ! hô ! Père ! i su dans la courgnôle dou loup !*

Car il l'avait amené dans la maison de ses parents.

Le père reconnut la voix, prit sa cognée, cassa les reins du loup et délivra le Gros de Poing, qui après avoir embrassé ses parents leur expliqua tout de suite où était le trésor que les voleurs avaient laissé dans la forêt.

Ils y allèrent et rapportèrent deux pleins sacs d'argent, d'or et de pierreries, si bien qu'ils furent riches jusqu'à leur mort.

(1) épondèle : *restant de pâte.*

DUCHON, C. Bourb., 85-94. — Exceptionnellement, afin de rendre Compte de la totalité du thème, nous avons choisi cette vers. de Duchon, obtenue en fondant ensemble des vers. recueillies en différents lieux.